Montréal, le 13 avril 1988

Madame Anne Hébert,

Lors de notre rencontre à la salle de réception Pierre de Coubertin de l'hôtel Le Quatre Saisons à Montréal, vous me disiez ne pas avoir reçu mon essai critique sur *Kamouraska* et « Le torrent ». Je vous en fais donc parvenir aujourd'hui un exemplaire.

Depuis le temps que ce livre a été publié, en 1982, je me suis souvent demandé quelle serait votre impression à sa lecture si vous deviez avoir la bienveillance de le parcourir. Une attitude quelque peu juvénile, j'en conviens, mais qui n'est peut-être après tout qu'une réponse spontanée de ma part à ce que Barthes appelle la « dimension amoureuse » inhérente à toute véritable écriture.

Il est vrai que j'ai mis longtemps à comprendre qu'il fallait départager plus clairement l'écrivaine, de la personne de l'auteure. Et je me prends parfois à sourire de ma naïveté d'autrefois, à la Lucien de Rubempré passionné et transi devant Madame de Bargeton ou Madame d'Espard. Aujourd'hui, je n'en conserve pas moins un profond respect pour vous, bien que ce sentiment soit davantage marqué par la reconnaissance à l'égard d'une oeuvre déterminante pour mon évolution personnelle.

J'entreprendrai bientôt une étude de toute votre oeuvre romanesque en y développant une hypothèse déjà exposée dans mon livre. Au commencement, toujours, une « Économie du salut » [*Les Enfants du Sabbat*] cherche à instaurer son ordre. Mais bientôt, les personnages sont vite séduits par ce qu'ils tentent précisément de fuir, d'oublier, de racheter.

Ainsi, la conscience du protagoniste semble toujours devancée par la rapidité fulgurante de la réalité à s'accomplir selon un ordre des choses qui s'ignore encore. Inscrite à même les pulsions les plus secrètes de l'être, cette « fatalité intérieure » des personnages devra cependant s'articuler à l'intérieur d'une épreuve pour s'accomplir. La contemplation du « visage formé et monstrueux » issu du songe, se réaliser à travers les circonvolutions mêmes empruntées par le langage pour la fuir.

Mais il y a plus maintenant pour moi. Soit ce pouvoir de la « séduction du monde » qui oeuvre à l'intérieur du poème ou du récit à travers le jeu des signes,

dont « le destin, écrit Jean Baudrillard, serait peut-être avant tout de se séduire les uns les autres, et de nous séduire par là même ».

Je pense aussi à cette phrase éclairante de Maurice Blanchot qui écrit: « le récit est le lieu d'*aimantation* qui attire la figure réelle aux points où elle doit se placer pour répondre à la fascination de son ombre ».

Comment parler d'une oeuvre dans ces conditions? Mon défi sera peut-être alors d'accorder le plus justement possible ma propre écriture à celle de l'oeuvre pour m'y accomplir totalement.

Mais voilà une bien longue lettre. Je vous quitte à regret en vous saluant chaleureusement, chère Madame, espérant vous lire bientôt dans une autre de vos oeuvres.

Robert Harvey

---

* Dans cette première lettre, je fais référence à un cocktail offert en l'honneur d'Anne Hébert, le 12 avril 1988, à l'occasion de la parution de son sixième roman, *Le Premier jardin*. Étaient présent(e)s plusieurs représentant(e)s des milieux littéraire et médiatique, ainsi que quelques-un(e)s du milieu politique. Il s'agissait de ma troisième rencontre avec Anne Hébert.

Paris, le 6 octobre 1988

Cher Monsieur,

Je suis très en retard pour venir vous remercier de votre livre et de la lettre qui l'accompagnait et je vous prie de m'excuser.

Lors de mon dernier passage au Québec j'ai demandé au représentant du Seuil à Montréal de bien vouloir m'expédier tous les livres que j'avais reçus au cours de mon séjour. Le carton m'est parvenu à Paris avec beaucoup de retard et j'ai moi-même mis beaucoup de temps à l'ouvrir.

Voici que je trouve aujourd'hui votre livre et votre lettre. Je viens de lire votre étude avec beaucoup d'intérêt. Votre attention à mon écriture est extrême, vous avez le courage de descendre profondément dans le coeur de mes personnages comme on s'approche de personnes vivantes. Cela me touche beaucoup. Merci de tout coeur.

Je vous souhaite beaucoup de joie et de réussite dans votre travail littéraire.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments

les meilleurs.

Anne Hébert

Paris, le 6 octobre 1988.

Cher monsieur,

Je suis très en retard pour vous remercier de votre livre et de la lettre qui l'accompagnait et je vous prie de m'excuser.

Lors de mon dernier passage au Quebec j'ai demandé au représentant du Seuil à Montréal de bien vouloir m'expédier tous les livres que j'aurais reçus au cours de mon séjour. Le courrier m'est parvenu à Paris avec beaucoup de retard et j'ai moi-même mis beaucoup de temps à l'ouvrir.

Voici que je trouve aujourd'hui votre livre et votre lettre. Je viens de lire votre étude avec beaucoup d'intérêt. Votre attention à mon écriture est extrême, vous avez le courage de descendre profondément dans le cœur de mes personnages comme on s'approche de personnes vivantes. Cela me touche beaucoup. Merci de tout cœur.

Je vous souhaite beaucoup de joie et de réussite dans votre travail littéraire.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs

Anne Hébert

Montréal, le 6 janvier 1989

Chère Madame,

Votre lettre m'aura surpris dans un de ces moments de distraction qui permettent les vrais ébahissements. Comment vous décrire la joie presqu'enfantine qui m'a transporté à la lecture de ces quelques lignes tracées à mon intention. Quelle exquise délicatesse de votre part! Vous avez eu pour moi un geste caressant que je ne suis pas prêt d'oublier de si tôt. Merci de votre bonté!

Cette qualité d' « attention extrême » à votre écriture que vous m'attribuez, m'honore grandement. J'avoue cependant l'avoir développée à la fréquentation de votre oeuvre. Le regard patient, pénétrant que vous portez sur les êtres et les choses, m'a permis d'entendre pour la première fois la « circulation des sèves inouïes » dans le langage et de suivre le dessein des mots toujours esquissant les contours rêvés du « spacieux loisir ». L'étrangeté du monde n'a plus cessé de me solliciter depuis.

Et c'est la poésie tout à coup qui se révèle à mes yeux comme « la pensée des choses elles-même » (Barthes). Des images, un monde d'images m'impose ses évidences. « La bâche remuante » des fous de Bassan sur le ciel, la « terre de la mémoire » d'Elisabeth Rolland, « la masse d'air bleu ou gris qui se fend de haut en bas et s'ouvre comme une aurore boréale », lumière profuse et aveuglante dans les yeux étonnés d'une enfant. Ou bien c'est « la vie devenue si grave désormais que l'ombre même d'un sourire semble une imposture » pour Bernard dans *Héloise*, comme à peine entendu le glissement d'existences imperceptibles. Puis le panneau publicitaire sur les vins Dubonnet dans le tunnel du métro apparaissant « comme une fresque perdue » aux yeux de la vampire. Ou encore la panique des paysans ahuris, dans *Les enfants du sabbat*, suite au meurtre d'un des parents originels, accrochant désespérément leur regard aux « portraits *dix fois agrandis* de leurs parents sinistres et mortuaires ». Souffle ravageur d'incessantes images dispersant aux quatre vents tous les châteaux du sens. « Le grand air de ce monde me soulève comme une ville de toile », dites-vous dans un de vos poèmes.

Je pressens pour la première fois la gratuité du monde, après m'être trop longtemps attardé à n'en considérer que la gravité. Hallucinante et pressante réalité parfois où le monde se donne à nous dans son débondement. « L'appel vient des choses et des êtres, qui existent si fortement que toute la terre semble réclamer un

rayonnement de surplus, une aventure nouvelle ». Je crois maintenant deviner le profil de cette phrase après tant d'années.

C'est pourtant une économie de la déraison qui régie notre civilisation occidentale. Le prix exorbitant de la marchandise se paye ici par le ressassement indéfini du sujet qui doit la produire. Alors qu'aucune véritable économie n'est possible, comme vous le montrez magistralement dans votre oeuvre, sans cette « vie de surcroît » qui vient comme nous enlever à nous-même pour nous prêter cette « incarnation singulière » dans le langage, nous révélant ainsi le « prix du jour et de la lumière ».

Mais ne savez-vous pas déjà toutes ces choses, chère madame, encore mieux que quiconque? Je crains de vous paraître bien présomptueux à vouloir ainsi échanger au pair avec vous. Je sens toutefois le besoin d'aller au bout de ma pensée puisque l'essentiel reste à dire. Aurez-vous la patience de me lire jusqu'au bout? J'en prends le risque.

Depuis longtemps rompu à la solitude de la lecture et de l'écriture, j'entrevois maintenant comment l'image pourrait être « habitable comme une ville » après des années-lumière de réflexion sur cette énigme. Voilà ce dont j'aimerais tant vous entretenir par le biais des textes qui m'habitent.

« Le passage de l'éthique à l'esthétique, écrit Baudrillard citant Holderlin, est le plus haut mouvement que puisse se donner l'espèce humaine ». Cette réflexion condense tout en elle-même. Dans l'espace du « spacieux loisir » que pourrait être idéalement la vie, le corps redeviendrait, comme chez l'enfant, cette « surface fabuleuse d'inscription des rêves et des divinités. Corps de la métamorphose, poursuit Baudrillard, où le sens ne glisserait pas d'une forme à l'autre, comme dans les rapports de causalité, mais où ce serait plutôt les formes elles-mêmes qui glisseraient directement de l'une à l'autre, comme dans les mouvements de la danse, ou dans le poème, le corps étant délivré de toute subjectivité et retrouvant la félinité animale de l'objet pur, du mouvement pur, d'une pure transparition gestuelle ». « Le texte glorieux, dirait pour sa part Roland Barthes, devenu un jour une pratique toute pure. »

C'est le même type d'« économie » que l'on retrouve dans *Les enfants du sabbat.* Économie spirituelle du trait d'esprit chez soeur Julie, devenue ironiquement le raccourci vers un nouveau salut pour les religieuses. Toutes et chacune seront alors impitoyablement exaucées dans leurs prières, crucifiées à la «

lumière furieuse » de son « visage aveugle ». Quelle joie impudente dans cette ironie féroce de Julie de la Trinité!

À titre de récitante, soeur Julie est la seule à pouvoir officier à l'incarnation du « Verbe ». « J'en sais autant que Satan lui-même, dira-t-elle, mais j'ignore encore ce que je sais.» Pour se réaliser, le Verbe en gestation devra se nourrir de prières, d'exhortations et de serments dans le « corps mystique de Satan». Aussi, les deux magies rivales du ravin et du couvent convergeront-elles en Julie de la Trinité, interchangeables à loisir de par leur échec respectif.

Au commencement, une malédiction préside à l'effondrement du monde dans un « craquement sinistre » entendu d'un bout à l'autre de la planète, « cent draps de toile, fendus d'un seul coup dans tout leur longueur ». La faillite de l'économie mondiale met alors en marche une machine de mort chargée d'assumer aveuglément le prix de son « rachat ». Chômage, pauvreté, misère, dérisoire retour à la terre, conduiront inexorablement le monde à sa crucifixion. Pendant qu'ailleurs, sur la montagne de B*, les signes opèrent alors comme à rebours de cette économie pour la récupérer. Les sacs de farine Five Roses servant de vêtements aux enfants des « ogres », les cruches de vinaigre Heinz, pour contenir le délire de la « sainte bagosse » et les vieilles Ford ressuscitées du dépotoir d'autos par les paysans pour se rendre au Sabbat.

La figure mythologique des parents originels nous est montrée là en Philomène et Adélard, leur déchaînement de Titans en rut dans la commotion des engendrements immémoriaux. C'est la vie elle-même qui s'y donne à voir dans toute sa superbe. « Il y a entre l'homme et la femme une telle égalité de malice et de plaisir, se plaît à penser soeur Julie, qu'on ne peut s'empêcher de croire que la justice et l'amour seront rendus à chacun, selon ses oeuvres, de façon éclatante et absolue.»

Dans l'intemporalité mythique de sa retraite intérieure, soeur Julie recueille d'abord en elle l'empreinte indélébile des offensives. « Le coeur ouvert de l'homme [...], son cri le plus profond, je l'entendrai dans sa langue originelle[...]. Hideux, hideux, hideux. Je leur ferai à tous sortir le méchant du corps [...]. ainsi l'horreur sur le visage de ma mère. Mon pouvoir se décide et se fonde en ce moment même où le feu [...] s'agrippe à mes reins. Moi-même feu et aliment de feu, je fais l'hostie de notre étrange communion..

Un grand rire de plus en plus irrépressible finit par emplir tout l'espace dévolu au sacré. « Le diable rit à s'en tordre les côtes » d'avoir ainsi pris les hommes aux mots. Parce que c'est bien plutôt l'économie de ses maux qu'on vient chercher

dans le ravin en désespoir de cause. Détour funeste, s'il en est un, puisqu'il est à la source même du malentendu, la grande ironie de l'histoire.

L'échec de « l'enfantement souverain » est certes imputable à l'impuissance de Joseph, mais c'est l'aliénation spectaculaire des fidèles qui en est directement responsable, leur terreur panique dans l'attente d'une magie rédemptrice. « Pris en flagrant délit, si près du péché originel », puis « laissés en plan, dégrisés, avec l'effroi et la culpabilité pour compte », les assistants sont forcés de s'en remettre à eux-mêmes. Bientôt la vision de leurs peurs, de leurs faux-fuyants, de tous leurs alibis devient insoutenable pour chacun et se retourne contre eux. « Notre erreur, c'est d'avoir voulu échapper à notre sort ». « Dieu seul, croient-ils alors, peut les délivrer de leurs péchés ».

Les événements auront tôt fait de se précipiter, comme autant de signes annonciateurs de la guerre à venir. « Les cloches de l'église sonnent en rafales sonores ». Un bouc émissaire est trouvé: « la Goglue est responsable de tout ». Les flammes de l'incendie effacent les traces d'un passé gênant sur la montagne de B*. « Le monde est en ordre ». Les paysans se sentent « légers et purifiés, le sacrifice de la cabane ayant eu
lieu ».

Par ailleurs, il y a aussi l'échec de la magie du couvent. Pendant que le village se réconcilie avec Dieu, on est ironiquement abandonné ici à la furie du diable. La ferveur des religieuses ne serait donc que la figure inversée de la peur des paysans. Les « meilleurs convives du Sabbat [venaient] de la ville à cause du chômage », alors que c'est la campagne qui fournit la plupart de ses religieuses au couvent. Une « cargaison fraîche» à chaque année. « Une fille, deux filles, parfois trois sont prélevées par familles » pour être sacrifiées au Minotaure. Pour elles, il s'agit d'une fuite dans l'isolement protecteur de la maison-mère en échange du renoncement à tout, « dans l'espoir du miracle éternel[...] Tout plutôt que de subir toute promiscuité terrestre ».

Mais « le silence de Dieu est parfois préférable à sa parole ». Derrière les paravents de l'Au-delà, s'anime déjà le défilé des ombres. « Vous chantez avec des voix angéliques, mes soeurs, comme si vous ignoriez tout des profondeurs et des ténèbres de ce couvent ». Ici comme ailleurs, on cherche à conjurer le mal qu'on s'est pourtant fait à soi-même en instituant la souffrance comme l'étalon-or du rachat. Abîme où la raison, bascule, « habitation profonde » de toutes les terreurs. C'est la « douleur toute crue et l'horreur toute nue des malades à l'infirmerie [...], seules visibles dans la nuit comme une étoile à l'éclat insoutenable ».

Cette souffrance est aussi à l'image de la guerre elle-même qui a cours de l'autre côté de l'Atlantique et que les religieuses cherchent à contenir ironiquement par une « garde montante et descendante"devant la croix de la chapelle. Défilé de "petits rapaces, hiératiques et indestructibles », avec leur « bonne conscience qui rend impitoyable ». Comme dans l'action entêtée d'un travail à la chaîne où s'engendre sans fin la production et sa justification.

Ici, les méprises succèdent aux méprises dans une tentative de récupération démentielle. C'est d'abord les deux «J» écarlates sur les mains de soeur Julie qu'on prend pour l'initiale de « Jésus », sans connaître l'origine ambivalente de toute figure divine, dont celle-là justement (Julie/Joseph). Puis, la soeur infirmière qui veut « conserver pieusement les linges servant à laver les écorchures de soeur Julie » pour en faire des reliques. Ou encore la faute de la soeur Économe accomplissant le voeu de pauvreté de la communauté par la ruine du couvent, qu'on tente de racheter en investissant dans la sainteté éventuelle de soeur Gemma. Enfin, le retour du Messie sur terre anticipé dans la grossesse de soeur Julie.

On comprend par ailleurs que les événements du couvent sont déterminés par un ordre de réalité supérieur à celui affectant de simples mortels. La communauté religieuse des soeurs du Précieux Sang constitue en fait un champ de bataille privilégié pour Julie et Joseph venus y régler leurs comptes.

Après l'incendie de la cabane, il y avait eu d'abord la longue errance des « enfantômes » forcés de « devenir des anges [...] sélectionnés par Dieu, à moins que ce ne soit par l'Autre pour garnir l'Arche de Noé ». Mais ce ne sera plus jamais la cabane, se disent avec nostalgie Joseph et Julie. Le frère quant à lui jure d'entraîner sa soeur avec lui sur la route étroite.

Cette quête immémoriale du paradis perdu, ce rêve androgyne, avait pu se prolonger longtemps après la mort des parents, mais il prendra fin brutalement lorsque Piggy, la « war-bride », entre en scène, grosse de la trahison du frère à l'égard de sa soeur Julie. « Maudit! Baptême! Verrat! ». Tout est dit dans un cri épouvantable. La rage, la jalousie, le profond désenchantement semblent vouloir écarteler Julie de la Trinité, son corps tendu à l'extrême, « courbé comme un arc, la tête rejoignant presque les talons », dessinant l'oméga de l'Apocalypse qui s'annonce. « Je considère mon frère comme un homme mort, attelé à une petite cochonne d'Anglaise.»

Se soumettre à Joseph, ou faire semblant, avait été le prix à payer pour qu'il n'y ait jamais personne d'autre dans son coeur. Ultime feinte de Lucifer devant un Dieu chéri, la « mortelle douceur de [...] ses larmes ». « Je serai la femme intégrale, la victime totale ». L'amour absolu dans l'adoration, l'érotisme de sa « Passion » éprouvée en union avec lui, là-bas*, "somewhere in England*", « à la place de toutes les femmes qu'il ne connait pas (et devrait connaître) avec leur amour caché et leur éternel tricot de laine kaki entre les mains ».

Toute l'inutilité de cette dépense amoureuse lui devient maintenant criante. Comment peut-on ainsi bêtement vouloir faire corps avec l'objet du sacrifice au point de prendre des « Messies pour des lanternes »? La belle mascarade qui va de la faute maudite, aux magies du baptême, jusqu'à l'immolation rédemptrice du cochon! Encore et toujours cette « Économie du salut ». « Le mystère est grand [...] une seule et même chair [...] comme le Christ [...] pour son Église ».

Ainsi, la « night-mère », Julie de la Trinité, devra donc en finir une bonne fois pour toutes avec la « war-bride » Piggy. C'est au cours de cette confrontation mortelle que la Passion des religieuses atteint son sommet. À trois heures de l'après-midi, le ciel tournera au noir d'encre. Soeur Julie vient d'apprendre que la femme de son frère est enceinte. Et comme toute progéniture pourrait assurer à Joseph un avantage certain sur « le diable qu'il combat de l'autre côté de l'Atlantique », Julie décide alors de refouler brutalement l'avancée de cet embryon rédempteur.

Puis, le moment le plus éprouvant de la lecture: le face à face de Julie et Joseph qui s'ensuit. « Il m'a regardée, une fois, une seule fois. C'est intolérable. Il dit que sa femme et l'enfant sont déjà morts ». Julie se sent partagée, l'espace d'un instant, entre la compassion et la haine pour son frère. Tous deux enlacés pour un « slow interminable et funèbre », la Passion délirante du Christ s'engageant alors dans sa phase finale.

« Piéta sauvage », Julie « supplie quelqu'un d'inflexible dans l'ombre, d'arrêter la machine qui déjà est en marche de l'autre côté de l'Atlantique» . Peine perdue. « La suite de l'histoire, déjà décidée à l'intérieur même du corps de Joseph [...] s'apprête et s'organise, selon le plan prévu, en vue de recevoir une balle en plein coeur ». Chez les religieuses, c'est le « tête-à-tête avec soi-même, l'examen de la nuit de son âme [...] en préparation d'une confession générale de tous ses cauchemars » .

Finalement, Julie-de-la-Trinité se déchaîne. Les derniers moments de sa confrontation avec Joseph seront terrifiants. À l'origine de sa vie, une « joie féroce

[...]persiste malgré la religion et le temps » qui la rendra impitoyable. « Que tu puisses mourir non pas en paix, mais dans l'horreur. Compte sur ma tête de méduse penchée sur toi au dernier moment. Que tu me reconnaisses seulement et je serai payée de mes peines.» [...]

Mon intention était d'abord de répondre avec empressement à votre lettre. Puis je me suis ravisé, préférant attendre et décanter mes impressions troubles du moment. J'ai pu vous paraître impoli, et je m'en excuse, bien que je méditais tout ce temps une réponse qui soit à la hauteur de l'événement. J'espère y être parvenu.

En terminant il me reste à vous adresser une requête. Je rêve depuis longtemps d'une interview de fond avec vous. Il me semble que celles qu'on a réalisées jusqu'à ce jour pourraient profiter d'une approche quelque peu différente. Il serait trop long d'exposer ici les questions qu'il me brûle de vous poser. J'aimerais d'ailleurs disposer de plus de temps pour préparer une interview substantielle qui soit vraiment digne de vous. Il y a tellement plus à connaître sur votre oeuvre, votre esthétique, votre rapport à l'Histoire.

Enfin, vos attentions à mon égard m'ont porté à un tel degré d'enthousiasme, qu'il faut me pardonner cette tempête de papier qui s'est abattue sur vous. Veuillez croire, chère Madame, que votre bienveillance restera toujours précieusement et chaudement appréciée.

Je vous prie en terminant d'agréer l'expression de mes sentiments les plus chers et les plus respectueux.

Robert Harvey
(nov.- déc. 88)

Paris, le 13 avril 1989

Cher Robert Harvey,

Je vous prie tout d'abord de bien vouloir excuser mon retard à vous répondre. J'ai énormément travaillé, cet hiver, et je n'ai pas vu le temps passer.

Votre longue lettre mérite une longue réponse. Mais comme le temps m'est toujours compté je me contente de vous remercier de votre étude toute pleine d'attention et de lumière. Je l'ai lue avec beaucoup d'intérêt.

Nous reparlerons plus tard de votre projet d'interview, si vous le voulez bien. Je n'accepte les interviews que lors de la sortie d'un livre, à la demande de mes éditeurs.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments les plus cordiaux.

Anne Hébert

Paris, le 13 avril 1989.

Cher Robert Harvey,

Je vous prie tout d'abord de bien vouloir excuser mon retard à vous répondre. J'ai énormément travaillé cet hiver, et je n'ai pas vu le temps passer.

Votre longue lettre mérite une longue réponse. Mais comme le temps n'est toujours compté je me contente de vous remercier de votre étude toute pleine d'attention et de

lecteurs. J'ai lu avec beaucoup d'intérêt.

Nous reparlerons plus tard de votre projet d'interview, si vous le voulez bien. Je n'accepte les interviews que lors de la sortie d'un livre, à la demande de mes éditeurs.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments les plus cordiaux

Anne Hébert

Montréal, le 20 novembre 1996

Chère Madame,

Les perturbations sociales et politiques qu'a connues Paris l'automne dernier, auront vraisemblablement empêché ma lettre de vous atteindre. Dans le doute où m'a laissé la grève des postes de l'an dernier, je me suis donc permis de vous la faire parvenir à nouveau. S'il s'avérait toutefois que vous l'ayez reçue, je vous prie à l'avance d'excuser une insistance bien involontaire de ma part.

Peut-être vous souviendrez-vous d'un bref échange de lettres que nous avons eu, il y a déjà quelques années. La sollicitude que vous m'aviez alors témoignée relativement à mon travail de critique m'avait beaucoup touché. Je joins ici l'une de vos lettres, espérant me rappeler à votre bon souvenir. L'appréciation bienveillante que vous y faisiez de ma lecture, a permis par la suite que je m'engage sereinement dans la recherche des assises de votre oeuvre. Mon but ultime était d'en arriver à une interprétation qui soit la plus fidèle et la plus exhaustive possible du recueil *Le Tombeau des rois*.

Je me suis toujours opposé aux raccourcis de lecture. En témoignent, comme vous le savez, mes introductions au *Torrent*(1989) et au *Temps sauvage*(1992) dans la collection Bibliothèque québécoise, où je tente de renouveler la perspective sur l'oeuvre sans contraindre le texte à épouser les prémisses d'une lecture préétablie.

Je me suis donc appliqué pendant quatre ans à étudier vos premiers textes, incluant *Le Tombeau des rois*, à en relever les nuances sans perdre de vue la structure d'ensemble, et à tenter d'en rendre compte avec le plus de justesse possible. Un défi de taille qui pouvait paraître téméraire au début, mais qui s'est avéré très profitable par la suite. Dans une entrevue accordée au journal *le Devoir,* en 1992, ne disiez-vous pas vous-même: « Je crois que les publications de jeunesse contiennent vraiment en noeud fermé ce qui va suivre ».

Dans un premier temps, l'étude de *Kamouraska* m'avait permis de définir la fonction importante qu'occupait l'intertextualité biblique et liturgique dans la composition du roman. Ce récit trouvait manifestement son principe unificateur dans le rituel commémoratif initié par Élisabeth Rolland pour revivre la passion du « sacrifice célébré sur la neige à Kamouraska ». L'étude du « Torrent » et de sa

structure en chassé-croisé propre à la symbolique de « l'Économie du salut », m'avait révélé la structure matricielle pour les oeuvres narratives et dramatiques, sans toutefois éclairer suffisamment l'oeuvre poétique. Ce raisonnement par induction m'avait ainsi ramené aux premiers textes où apparaît explicitement la référence au sacré religieux, pour y chercher les origines de l'oeuvre, son projet initial.

Bien que je ne sois pas croyant, je considère que cette problématique demeure fondamentale pour la compréhension des rapports entre la culture québécoise, voire occidentale selon Northrop Frye, et la littérature. La question du sacré se pose aujourd'hui en d'autres termes, mais le problème reste entier. Peut-être est-ce là ce que vous sous-entendiez en entrevue lorsque vous disiez ne plus être croyante sans cesser pour autant d'être « profondément religieuse ».

Mon intention de concilier l'oeuvre avec sa base religieuse s'appuyait sur l'hypothèse qui postule un arrière-plan mythologique à la plupart des grandes religions du monde. Sur celle aussi qui donne la pensée mythique comme le cadre et le contexte de toute pensée existentielle. Sur celle enfin qui établit certains rapprochements entre les structures profondes de la littérature et les structures du mythe.

Je me posais donc les questions suivantes. En quoi les langages religieux et mythique pouvaient-ils être complémentaires dans les premiers textes? À quel moment se serait produite dans l'oeuvre cette rupture présumée d'avec sa base religieuse? Y avait-il eu véritablement rupture ou transition? Comment alors expliquer la présence dans l'oeuvre de cette constante référence au sacré qu'on y retrouvait? Quelle était la nature et la fonction précise de ce hiératisme sur le plan littéraire? Comment l'intégration des structures du mythe par l'écrivain, via celles des « mystères chrétiens » en l'occurence, lui permettait-il d'atteindre la maturité dans l'écriture?

L'étude des *Songes en équilibre*, de « L'Ange de Dominique » et de « L'Arche de midi » m'a permis de répondre à ces questions et d'acquérir par le fait même une meilleure connaissance de la poétique de l'oeuvre. Autant d'atouts pour une lecture plus adéquate du *Tombeau des rois*. Je vous soumets aujourd'hui le résultat de cette réflexion.

Aurez-vous l'obligeance, encore une fois, de jeter un coup d'oeil sur mon travail? J'ai longtemps attendu ce moment où j'allais enfin pouvoir vous faire part de ma lecture. Mon défi était certes avant tout de m'accomplir sans trahir l'oeuvre, de m'affronter moi-même à travers l'oeuvre en affrontant ma propre

écriture. Mais j'ai voulu aussi « répondre au don par le don, dans la plénitude de [ma] disponibilité », comme vous l'écrivez vous-même, et rendre témoignage de l'oeuvre que j'avais reçue.

Ci-jointe, donc, ma lecture du *Tombeau des rois*. L'ensemble de la thèse intitulée « Poétique d'Anne Hébert: jeunesse et genèse, suivie de Lecture du *Tombeau des rois »* - à paraître en livre éventuellement - est à votre disposition en tout temps. J'ai cru bon résumer quelques-unes de mes observations sur les quatre oeuvres analysées afin de vous donner un aperçu de l'étude dans son ensemble. Vous en trouverez aussi le compte-rendu ci-joint.

Par ailleurs, j'aimerais vous informer que je travaille activement à la construction d'un site internet « Anne-Hébert ». Puisqu'à mon grand étonnement, il n'en existait pas encore, je me suis donné pour tâche d'en créer un. J'ai rédigé à ce jour une bio-bibliographie très détaillée après avoir compulsé des dizaines d'articles et entrevues, ainsi que plusieurs livres. Pour éviter toute erreur ou omissions, j'ai pensé vous en soumettre le texte avant de le télécharger sur le réseau internet. Si cela vous intéresse, je vous le ferai parvenir par le prochain courrier.

Je vous prie d'agréer, chère Madame, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

Robert Harvey

Paris, le 19 décembre 1996

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu votre envoi du 20 novembre et je vous en remercie.

Malheureusement *mes yeux très fatigués** ne me permettent plus de lire les thèses, souvent volumineuses, que l'on m'envoie. Je continue mon travail littéraire et quelques lectures personnelles mais je dois sacrifier toute autre lecture.

Le peu que j'ai pu lire de votre étude sur *Le Tombeau des rois*, me laisse à penser beaucoup de bien de votre approche très fine et profonde de ma poésie et je regrette infiniment de ne pouvoir tout lire.

Je me permets de remettre la copie que vous m'avez envoyée à l'Université de Sherbrooke qui conserve quelques manuscrits de moi ainsi que des thèses concernant mon travail.

Tous mes voeux pour une nouvelle année de beau travail et de vie intense.

Anne Hébert

Paris, le 19 décembre 1996.

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu votre envoi du 20 novembre et je vous en remercie.

Malheureusement mes yeux très fatigués ne me permettent plus de lire les thèses, souvent volumineuses, que l'on m'envoie. Je continue mon travail littéraire et quelques lectures personnelles mais je dois sacrifier toute autre lecture.

Je pense que j'ai pu lire de votre étude sur le Tombeau des Rois

me laisse à penser beaucoup de bien de votre approche très fine et profonde de ma poésie et je regrette infiniment de ne pouvoir tout lire.

Je me permets de remettre la copie que vous m'avez envoyée à l'université de Sherbrooke qui conserve quelques manuscrits de moi ainsi que des thèses concernant mon travail.

Tous mes vœux pour une nouvelle année de beau travail et de vie intense

Anne Hébert

---

*Dans cette troisième lettre, datée du *19 décembre 1996*, Anne Hébert fait référence à l'état de ses « yeux très fatigués ». En lisant récemment la biographie d'Anne Hébert par Marie-Andrée Lamontagne, *Anne Hébert,vivre pour écrire*, voici ce que j'apprends avec grande tristesse à propos d'Anne Hébert:

« Cette fois, le loyer est devenu vraiment trop cher, écrit Marie-Andrée Lamontagne. Les charges sont exorbitantes. Le radiateur ne fonctionne plus. Dans son journal, à l'entrée du *3 janvier 1997*, [son amie et écrivaine] Mavis Gallant note qu'elle a pris le thé rue de Pontoise, dans un appartement glacial. L'amie [Anne Hébert] y voit de plus en plus mal. Quand elle enlève ses lunettes, ses yeux font peine à voir, avec la peau qui pèle autour, « épaisse et rouge».

Ces derniers temps, Anne Hébert est en butte à des tracasseries de toutes sortes. En mars de l'année passée, en sortant de chez elle, elle n'a pas vu la branche que le vent avait jetée sur le trottoir. Elle a trébuché, est tombée. Le bras droit est cassé, a diagnostiqué le médecin.»

Trois mois plus tard, elle devra quitter définitivement Paris pour Montréal, où elle décédera le 22 janvier 2000.

Montréal, le 27 décembre 1996

Chère Anne Hébert,

Votre lettre m'est parvenue le 24 décembre comme un cadeau chargé de toute l'ancienne magie de Noël. Je ne saurais trop vous remercier de cette générosité si bien inspirée et des plus inspirante pour moi.

Que vous ayez bien voulu lire quelques passages de mon étude sur *Le Tombeau des rois* malgré l'état de vos yeux, m'a profondément touché. Je suis comblé au-delà de toute attente par la valeur que vous accordez à mon approche que vous décrivez comme « très fine et profonde » de votre poésie.

Je vous sais gré également d'avoir pris la peine d'envoyer mon manuscrit à l'Université de Sherbrooke. J'ai d'ailleurs offert à Monsieur Michel Gosselin, que vous connaissez bien, mon entière collaboration en vue d'une participation éventuelle au Comité d'orientation du Centre Anne-Hébert consacré à l'étude et à la diffusion de votre oeuvre.

Dans une lettre, reçue cet automne, il m'exprimait son intention de me faire participer à « cet immense bonheur littéraire », dès la levée des scellés en juin prochain. Faute d'avoir pu me rendre cet été à la soirée donnée en votre honneur à Laval, j'entends bien me rendre cette fois à l'Université de Sherbrooke lors de votre prochaine visite, pour vous saluer et vous remercier en personne.

D'ici là, soyez assurée, chère Madame, de mes voeux de bonne santé, de repos et de sérénité pour une Nouvelle Année que je vous souhaite productive. Puissiez-vous poursuivre une oeuvre qui, depuis tant d'années, m'est personnellement si chère et qui n'a certes pas fini de tous nous enchanter.

Je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les plus chaleureux et respectueux.

Robert Harvey

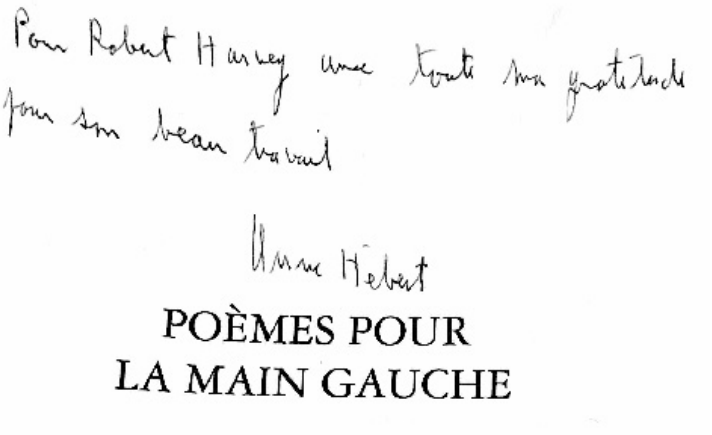
---

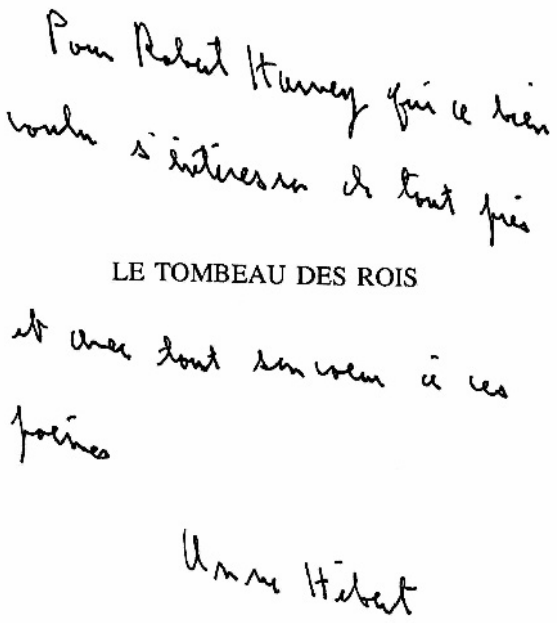
* Dédicaces

À l'automne 1997, j'eus la chance de rencontrer Anne Hébert pour une dernière fois, à l'occasion d'une séance de signature au Salon du livre de Montréal, suite à la

publication de *Poèmes pour la main gauche*. Nous nous sommes entretenus chaleureusement mais brièvement, compte tenu de la longue lignée d'admirateurs et admiratrices qui attendaient. Au moment de la quitter, elle a pris doucement l'exemplaire de son recueil d'entre mes mains, pour y écrire ceci :

« Pour Robert Harvey avec toute ma gratitude pour son beau travail ». Voir ci-après la copie numérisée de la dédicace.



Cette dédicace venait s'ajouter à une autre qu'elle m'avait écrite à ma grande surprise quelques semaines plus tôt sur un exemplaire du *Tombeau des rois*, et que j'avais reçue par l'intermédiaire bienveillant de mon frère, Fernand Harvey:

« Pour Robert Harvey qui a bien voulu s'intéresser de tout près et avec tout son coeur à ces poèmes ». Voir ci-après la copie numérisée de la dédicace.